

LE LATIUM ET SES HÉROS MYTHIQUES *ERRANTS*  
DANS L'IMAGINAIRE DES ITALIENS D'AFRIQUE DU NORD :  
LA FIGURE D'ELPÉNOR DANS L'ŒUVRE  
D'ADRIEN SALMIERI

M. ALESSIO LORETI

Université Paul Valéry – Montpellier III  
Route de Mende  
34199 Montpellier Cedex 5  
France  
afriquepresse@yahoo.co.uk

**Abstract:** Since antiquity Latium constitutes a legendary refuge for the lost traveler (Ulysses), the persecuted being (Saturn) and the exiled warrior (Aeneas). On the other side of the Mediterranean, North Africa, between the end of 19th century and the first half of 20th century, was also a shelter for many expatriates, in particular Italian immigrants. In the aftermath of decolonization, after a breaking of a few generations and a dramatic colonial experience, Latium represents the privileged place of repatriation for many Italians. This article focuses on Latium in the imaginary of Tunisian-born Italians and on literary myths that are set in Southern Latium. In the last part it analyses the figure of Elpenor—the Odyssey's helmsman who died at Circe's palace—in the work of Adrien Salmieri (1929–).

**Keywords:** Latium, Italian Emigration, Tunisia, Latin mythology, Roman Africa

*Le voici, celui que tu cherches, le Troyen Enée, arraché aux flots de la Libye. Ô toi qui seule eus pitié des indicibles malheurs de Troie, toi qui offres une place dans ta ville et tes demeures, comme à des alliés, à ce qui reste du massacre des Grecs, ces malheureux épuisés par tant de revers sur terre et sur mer, dénués de tout: non, il n'est pas en notre pouvoir, Didon, de te témoigner dignement notre reconnaissance, non plus qu'au pouvoir des survivants de la nation troyenne, dispersés dans le vaste monde<sup>1</sup>. Enée*

Depuis l'antiquité le Latium est une région de la Méditerranée occidentale mythifiée par les poètes, où trouvent refuge le héros égaré, l'être persécuté,

<sup>1</sup> Virgile: *Enéide*, Chant I, vers 595–602. Traduction de Maurice Lefaure, revue par Sylvie Laigneau, Paris: Librairie Générale Française, Classiques de poche, 2004.

le combattant vaincu et contraint à l'exil. Par ailleurs, les rivages méridionaux du *mare nostrum*, en Afrique du Nord, ont également abrité des expatriés de tous genres, notamment de nombreux Italiens, entre la fin du XIX<sup>e</sup> et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. A l'heure de la décolonisation du Maghreb, le Latium apparaît à ces émigrés d'origine italienne comme un lieu privilégié pour le voyage de *retour*.

Dans un premier temps nous analysons les images du Latium, en nous concentrant sur sa partie méridionale et côtière, qui est le décor de nombreux mythes littéraires ; puis nous considérons la figure d'Elpénor dans l'œuvre d'Adrien Salmieri (1929–). Cet écrivain se sert du personnage homérique — un héros oublié qui aura néanmoins gain de cause dans sa bataille pour la mémoire — dans le but de peindre une diaspora dont le sens de la défaite, les troubles et l'exil passent inaperçus aux *Autres*.

## I. Le Latium, terre d'accueil pour l'étranger

Appellation dérivant du verbe latin *lătĕo* qui signifie «je me cache», «je suis en sûreté», le Latium est depuis l'aube de son histoire le théâtre de débarquements légendaires. Le Latium archaïque est le lieu d'asile d'étrangers, de voyageurs errants, de naufragés ou de rescapés de guerre — notamment les Grecs d'Arcadie, les Molosses de l'Épire, Héraclès lors d'une expédition en Occident, Ulysse et ses compagnons, Enée et les Troyens. Selon la tradition le dieu Saturne aussi, pourchassé par Jupiter, se réfugie au Latium où il fait régner l'âge d'or et apprend aux Italiens l'art de l'agriculture. Par ses côtes qui constituent des refuges naturels face aux tempêtes, le Latium est propice au débarquement plus qu'au départ. Ainsi, en le regardant de l'intérieur, comme Jean Boyet l'a bien remarqué, la mer n'y vient pas de toute part solliciter l'homme au voyage et à l'aventure alors que la terre l'invite aux labeurs paysans<sup>2</sup>.

*Locus amoenus* rendu légendaire surtout par sa parenté avec la Ville éternelle, le Latium exerce une attraction irrésistible sur l'Italien vivant à l'étranger. Par exemple le poète Gabriele D'Annunzio (1863–1938), qui est pourtant originaire des Abruzzes, écrit à propos de la campagne de Terracina, dont il regarde des photos en compagnie d'Anatole France : «je ne sais pas ce qui m'a retenu de prendre le train de huit heures tellement le désir de la patrie lointaine me rongait le cœur. Pays divin ! je l'avais oublié ! et je

<sup>2</sup> Jean Boyet : *Littérature latine*, Paris : Armand Colin, 1965 : 9.

m'étonne de pouvoir vivre ici, de pouvoir chaque matin ouvrir les yeux sur ce monde gris et bas<sup>3</sup>».

La tradition explique la fondation de plusieurs villes du Latium, y compris celle de Rome, par un significatif apport *étranger* — notamment grec et troyen —, ce qui est d'ailleurs prouvé par la toponymie latiale<sup>4</sup>. Dans cet exposé nous privilégions justement cet aspect qui est très évocateur dans l'imaginaire de l'Italien expatrié en Afrique. La filiation purement grecque des Latins, suggérée par Hésiode — d'après lequel Ulysse se serait uni à Circé pour enfanter, entre autres, le roi Latinus, héros éponyme des Latins<sup>5</sup> — s'oppose à la présumée descendance troyenne des Romains, privilégiée au contraire par Homère, Virgile et les historiens latins. Ces légendes contradictoires autour du peuplement du Latium, doivent bien receler, intrinsèquement, un fond de vérité historique d'autant plus que ni les historographes romains, ni d'ailleurs les archéologues contemporains, ne sont en mesure de les contredire. D'après la tradition à laquelle se réfèrent de nombreux écrivains latins — notamment Virgile — l'ancêtre de Romulus sanctifié par les Latins, répond au personnage d'Enée, un héros étranger, rescapé de la guerre de Troie et qui, par sa valeur, n'est pas comparable à Achille, le héros des ennemis achéens.

Le Latium est aussi le lieu de destination d'émigrés qui sont à l'origine en conflit les uns contre les autres — à savoir Etrusques, Latins, Carthaginois, Grecs, Troyens. À ce sujet Jacques Perret établit un parallèle intéressant entre le développement des traditions évangéliques du midi de la France et celui des traditions iliaques de l'Italie : « ce ne sont pas les seuls amis du Christ que la légende fait venir sur les bords du Rhône ; elle y amène aussi ses bourreaux, Hérode Antipas à Lyon, Ponce Pilate à Vienne. De même dans les légendes antiques, les vaincus de Troie trouvent une nouvelle patrie sur la terre italienne, comme les principaux de ses vainqueurs<sup>6</sup>. »

Partageant le destin de la Ville éternelle, le Latium, suite au déclin de l'empire romain, est réduit à une vaste campagne périphérique ; ses côtes

<sup>3</sup> Lettre citée dans Guy Tosi : *D'Annunzio en France*, Paris : PUF, 1961 : 17.

<sup>4</sup> Par exemple Anzio (Antium) aurait été fondée par Anteo, fils d'Ulysse et de Circé et Ardée par un éponyme de la même famille. Gaeta, selon Virgile, prend son nom de la nourrice d'Enée, Caieta. Lanuvium aurait été fondée par le prince grec Diomède, héros de la guerre de Troie ; le nom de la ville de Cori est d'étymologie grecque aussi.

<sup>5</sup> « Circé, fille du soleil, le fils d'Hypérion, de l'amour d'Ulysse l'endurant donna le jour à Agrios ainsi qu'à Latinos, héros puissants et accomplis, qui, bien loin, au fond des îles divines, régnaient sur tout le pays des illustres Tyrrhéniens » (*Théogonie*, vers : 1011–1016, texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris : Les Belles Lettres, 1928).

<sup>6</sup> Jacques Perret dans l'introduction à sa traduction de *l'Enéide* : Gallimard, 1991 : 3.

tyrrhéniennes sont délaissées et il est soumis au pouvoir papal au moins jusqu'à l'époque contemporaine. D'ailleurs l'effacement du Latium et de ses identités ancestrales, pour la plus grande gloire de Rome, remonte à bien plus longtemps. A partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. les marécages avancent dans les plaines méridionales habitées par les Volsques : ce désastre environnemental aura néanmoins fourni à Rome une barrière naturelle contre tout envahisseur venant de la mer.

Si le Latium a été jadis la terre d'accueil mythique d'émigrés en tous genres, en d'autres mots *le nouveau monde* de l'époque, au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles il est la source d'importants flux migratoires vers les quatre coins de la Terre, tout comme le reste de la Péninsule. A partir de 1928, grâce à l'assainissement définitif de la plaine pontine, le Latium du Sud accueille de nombreux immigrés en provenance d'autres régions italiennes ainsi que des *rapatriés* d'Afrique du Nord.

### 1.1. Le Latium sous le regard des Italiens d'Afrique du Nord

L'Afrique du Nord n'en est pas moins une terre de débarquements et de rencontres entre civilisations. Pour rester dans le domaine du mythe littéraire, Ulysse et les siens font escale sur l'île des Lotophages (Djerba) au cours de leur périple de retour à Ithaque, alors qu'Enée est poussé par une tempête vers les côtes africaines : il est l'invité de Didon à Carthage.

Au XIX<sup>e</sup> siècle des révolutionnaires italiens du *Risorgimento*, poursuivis par la police, se réfugient à Alger et à Tunis. Avec la colonisation française du Maghreb de nombreux Italiens du Sud de la Péninsule émigrent progressivement en Tunisie et en Algérie, puis en Libye après l'occupation italienne. D'après des sources ministérielles françaises, vers 1936 plus de 94.000 Italiens résident en Tunisie<sup>7</sup>.

En Tunisie et en Algérie l'Italien se considère à mi-chemin entre colonisateur et colonisé. Relativement sensible aux apports allogènes, notamment à la culture véhiculée par les institutions coloniales françaises, l'Italien tend à mythifier l'héritage romain : les vestiges qu'il a sous les yeux en Afrique est le *continuum* entre la domination romaine et la *restauration* de la présence européenne à travers la colonisation<sup>8</sup>. Le Latium représente en revanche la

<sup>7</sup> Ministère de l'Information : *La question des Italiens de Tunisie, Notes documentaires et études*, n. 47 (série internationale—XIV), 10 avril 1945, archives du quai d'Orsay, Série 13, Tunisie 1944–1949, Bobine 600, Carton 52, p. 8.

<sup>8</sup> L'Afrique du Nord est sous domination romaine entre le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le Ve

terre nourricière de tous les Latins, y compris des Italiens et des Français d'Afrique du Nord, que Mario Scalesi appelle les «Latins modernes»<sup>9</sup>.

D'ailleurs cet héritage latin en Afrique contemporaine ne manque pas de susciter un important débat auprès des intellectuels tunisiens arabophones, divisés entre les racines orientales de leur langue et de leur culture et l'influence occidentale. Par exemple, dans la revue *al-Afkar* (1936–37), Nur ad-Din Ibn Mahmoud écrit que les Tunisiens, contrairement aux Égyptiens, «ont l'avantage d'être imprégnés de la culture latine tant et si bien que même ceux qui ne lisent aucune langue étrangère en gardent les traces dans leur style<sup>10</sup>».

En Tunisie, où la nombreuse communauté italienne s'oppose à la colonie française, l'école italienne intervient dans ce discours sur la «latinité» et la civilisation romaine en Méditerranée. Dans son roman autobiographique, *Chronique des morts* (1974), Adrien Salmieri expose l'un des enjeux majeurs dans la diatribe coloniale franco-italienne :

Nous allions au gymnase pour apprendre à devenir italiens. Après la lecture commentée, venait le componimento sur un thème glorieux comme de juste : exalter le primat civil et religieux des Italiens. La conclusion suggérée devait mettre en évidence que nous étions les vrais fils de Rome — les seuls. Pompée républicain si prisé par les Gaulois (= les Français) alors que César gallophobe, créateur de l'Empire, la légion ; il y avait là une très bonne comparaison à développer pour prouver la continuité historique de Rome<sup>11</sup>.

D'ailleurs la rhétorique coloniale italienne, notamment en Libye, est axée sur l'idée du *retour* : les Italiens revenaient sur des terres qu'en vérité ils possédaient déjà, depuis l'époque romaine<sup>12</sup>.

Le dernier conflit mondial, qui voit l'Italie s'opposer à la France, pro-

---

apr. J.-C. En époque contemporaine la France colonise l'Algérie (1830–1962), la Mauritanie (1902–1958) et établit un protectorat en Tunisie (1881–1956) et au Maroc (1911–1956). La Libye est sous occupation italienne de 1911 jusqu'à la seconde guerre mondiale.

<sup>9</sup> Mario Scalesi (1892–1922) est un poète italien de Tunisie. Pour une des dernières versions de son œuvre consulter A. Bannour & Y. Fracassetti Brondino : *Mario Scalesi, précurseur de la littérature multiculturelle au Maghreb, Œuvre complète*, Paris : Publisud, 2002. Voir aussi Alessio Loreti : «Italie, France, Tunisie : le paysage identitaire de Marius Scalesi» in C. Guy-Murrell, C. Wilson & M. Young (ed.) : *Reading and Writing La Rupture, Essays in French Studies II*, Reading : The 2001 Group, 2004.

<sup>10</sup> Voir Jaafar Majed : *La presse littéraire en Tunisie de 1904 à 1955*, Tunis : Publications de l'Université de Tunis, 1979 : 216.

<sup>11</sup> A. Salmieri : *Chronique des morts*, Paris : Julliard, 1974 : 153–156.

<sup>12</sup> Voir M. Munzi : *L'epica del ritorno, archeologia e politica nella Tripolitania italiana*, Roma : «Erma» di Bretschneider, 2001 ; et Ruth Ben-Ghiat & Mia Fuller : *Italian colonialism*, New York : Palgrave Macmillan, 2005 : 137–39.

voque une ultérieure rupture entre, d'une part la communauté italienne de Tunisie et, d'autre part les colons français et les Tunisiens colonisés. Voici les conséquences des hostilités, suspendues par l'Italie en 1943, d'après le témoignage d'Adrien Salmieri : «il restait encore à souffrir l'écrasement du 8 septembre, quand toute la ville en fête bavait d'enthousiasme et de joie à nous humilier, quand tout Tunis a fêté l'armistice de l'Italie, la capitulation<sup>13</sup>» :

A compter de cette nuit, la Colonie, son agonie terminée, a contemplé son propre cadavre, très indifférente, sauf aux complications que le nouvel état comportait, les privations alimentaires, les comptes en banque bloqués, [les] commerces sous séquestre ; la solitude : chez nous plus personne ne venait marteler le heurtoir à la petite main de bronze qui serrait une pomme<sup>14</sup>.

Suite à l'expérience de la guerre, à partir des années 1940, de nombreux Italiens partirent en exil vers l'Italie. Selon Salmieri : «sans résister, ils subirent le décret d'expulsion. Et ceux que la guerre épargna ou oublia de tuer, moururent de chagrin ou de honte, maintenant qu'avoir été italien était honteux, ou surtout de maladie. . . mon père. . . ma mère, et tous les autres, avec une incroyable constance dans le dégoût de vivre<sup>15</sup>». Toujours d'après le témoignage de l'écrivain «la Colonie en foule alla se masser derrière les grilles du port [ . . . ] Ceux autour de moi ont crié des adieux [ . . . ] quelqu'un a levé le bras, le doigt tendu vers un point cardinal indéfini, il a dit : l'Italie, c'est par là<sup>16</sup>».

Le cinéaste italo-tunisien Marcello Bivona rappelle que les Italo-tunisiens, pressés par le cours de l'Histoire à rentrer en Italie malgré-eux, «avant de partir, pour se donner du courage, répétaient : on retourne dans la patrie. Mais la patrie personne ne savait ce que c'était précisément<sup>17</sup>».

Suite à la décolonisation du Maghreb, dans les années 1960 et 1970, des milliers d'émigrés italiens en provenance d'Afrique du Nord débarquent à Naples pour s'installer dans le Latium. Dans de nombreux cas ils seront considérés par l'Etat italien comme des réfugiés à part entière : l'insertion professionnelle, l'accès aux études et la reconnaissance des titres étrangers leur sont facilités.

Etant le plus souvent originaires du Sud de l'Italie, sans avoir donc aucun lien ancestral dans le Latium et ayant souvent perdu tout contact avec

<sup>13</sup> A. Salmieri : *Chronique...*, *op.cit.* : 206.

<sup>14</sup> *Idem.*

<sup>15</sup> *Idem.*

<sup>16</sup> *Ibid.* : 348-351.

<sup>17</sup> *Retour à Tunis* (1998).

leur milieu d'origine, ils partagent une région méconnue avec d'autres Italiens déracinés.

Fidèles à leur propre contexte culturel et à leurs traditions italo-maghrebines — dont ils voudraient pourtant se défaire — les Italiens d'Afrique du Nord ne se mélangent pas à l'élément autochtone latial dont, bien au contraire, ils se différencient. Adrien Salmieri a bien remarqué l'élitisme des Italiens de Tunisie qui tendaient à idéaliser le pays ancestral — tout en le considérant de loin — : « pas question de culture populaire, la seule admise par les miens était la leur, qui parlait de Dante, Leopardi et Carducci ; L'Italie réelle, mes anciens s'en foutaient éperdument<sup>18</sup> ».

Dans le Latium « nouveau », une terre *neutre* à bien des égards et qui n'arrive pas à les intégrer, ils ne voient finalement que le prolongement de la terre abandonnée ; l'Arabe qu'ils côtoyaient au quotidien, au Latium est en quelque sorte remplacé par l'Italien autochtone, renfermé dans sa culture locale.

## 2. Héros mythiques au Latium

Le Latium méridional, entre l'embouchure du Tibre et Terracina<sup>19</sup>, est le décor de nombreux mythes littéraires liés à l'expérience de l'émigration. Nous allons étudier synthétiquement les aspects de deux personnages : la nymphe latiale Feronia, et le héros grec Elpénor.

### 2.1. Feronia

Feronia<sup>20</sup> est une ancienne divinité des sources et des bois dont le culte est très répandu en Italie centrale à l'époque romaine. Les esclaves se relevaient libres après s'être assis sur un banc de pierre du bois sacré de Feronia à Terracina<sup>21</sup>. S'inspirant des *Géorgiques* de Virgile, Vincenzo Monti

<sup>18</sup> A. Salmieri : *Chronique...*, *op.cit.* : 264.

<sup>19</sup> Ville sur la voie appienne à cent km au sud de Rome. Selon la légende, la magicienne Circé habitait dans les alentours de l'actuelle Terracina, probablement près de San Felice Circeo.

<sup>20</sup> Voir *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris : PUF, 1979.

<sup>21</sup> Voir J. Poucet : *Les origines de Rome*, Bruxelles : Publications des facultés universitaires Saint-Louis, 1985 : 194. De nombreux auteurs latins citent cette divinité dans leur oeuvre, par exemple Virgile dans l'*Énéide* (Chant 7, v. 697, Chant 8, v. 564) et Horace dans ses *Satires* (Livre 1. Satire 5.24).

(1754–1828)<sup>22</sup>, dans son poème *Feroniade*, raconte l'épopée de l'héroïne latine d'abord aimée, puis persécutée et déçue.

Là où Anxur accroché à de blancs rochers  
est suspendu sur la mer circéenne,  
et baigne son pied âpre  
dans le nébuleux marais pontin,  
que couronnent les montagnes lépines  
par leur ombre allongée,  
une gracieuse nymphée nommée Feronia,  
habitait jadis les forêts avoisinantes<sup>23</sup>.

Après avoir été séduite par Jupiter, Feronia est condamnée à la terrible vengeance de Junon : son beau royaume du Latium est transformé en marécages et toute la région est dévastée par la misère, la maladie et la mort.

D'après une légende, près du Circée débarquèrent les Pelasges<sup>24</sup> qui voulurent rendre grâce à la nymphe Feronia pour leur avoir permis de commencer une nouvelle vie et introduisirent son culte. Il s'ensuit une histoire heureuse : une longue prospérité jusqu'au choc de la rencontre avec Rome, la défaite, l'assimilation.

Ce mythe, dans l'œuvre de Monti, est l'incarnation même de l'Italie pré-unitaire avilie par sa soumission aux puissances étrangères. Par ce poème commencé à Rome en 1784, le poète émilien veut chanter la rédemption du Latium — et puis de l'Italie — qui aurait pu advenir grâce aux travaux d'assainissement des marécages commandés par le pape Pie VI (1775–1799). Le poète pense que l'intervention d'un pasteur pieux et illuminé — comme ce fut jadis le cas d'Auguste à Rome, chanté par Virgile, permettrait au Latium de revenir à la grandeur de ses origines.

<sup>22</sup> Poète italien néoclassique, auteur notamment d'une traduction des poèmes d'Homère. Son œuvre, à notre connaissance, n'a jamais été traduite en français. Pourtant Mme de Staël, grande admiratrice de Monti, dans sa lettre du 10 juillet 1807, lui écrit : « je vous répète mon offre de vous traduire et de mettre à la tête une préface qui caractérise toutes les beautés de vos ouvrages » : *Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e della Signora di Staël a Vincenzo Monti*, Livorno : Vigo Editore, 1876.

<sup>23</sup> Vincenzo Monti : « Feroniade », *Poemetti Mitologici*, Torino : UTET, 1921 : Chant 1, vv. 33–40. Anxur est l'ancien nom de Terracina. Les monts lépins bordent la plaine pontine à l'est.

<sup>24</sup> Selon la tradition ce sont les premiers habitants de la Grèce avant l'arrivée des Indo-Européens.



Je raconterai les longs soucis et le royaume perdu  
 de Feronia, déesse latine  
 qui de son nom rendit bienheureuse un jour  
 la terre de Saturne. A travers des escarpements  
 sauvages elle erra longtemps exclue  
 de ses temples saints et elle pleura beaucoup,  
 affligée par les altiers dédains  
 d'une déesse plus forte qui la persécutait,  
 jusqu'à ce qu'elle récoltât de nouveaux sacrifices  
 sur les autels sabins et, par le vouloir des Parques,  
 les honneurs ôtés lui furent rendus<sup>25</sup>.

L'image de cette déesse malheureuse nous renvoie à Mario Scalesi et à sa muse, émigrée et déracinée tout comme le poète et ses compatriotes. Dans *De Profundis*, il la décrit ainsi :

Elle fuit en exil de rivage en rivage  
 En implorant l'aumône ou l'hospitalité  
 Une épouvante inscrite en ses regards candides  
 Maigre, prostituée aux lèvres des passants  
 Sous le beau lin réduit en vestiges sordides  
 Elle semble une folle errante par les champs<sup>26</sup>.

Face à l'échec du plan d'assainissement—problème qui ne sera réglé que par Mussolini—Monti suspend l'écriture de *Feroniade*. Les expériences napoléoniennes en Italie donneront un nouvel élan au poète, qui pense maintenant dédier son œuvre à l'impératrice Marie-Louise, épouse de Napoléon. Suite au déclin du prétendu nouvel Auguste de l'Italie, Monti abandonne à nouveau l'écriture du poème, resté inachevé au moment de sa mort en 1828. La Renaissance du Latium devra attendre encore un siècle.

Le Latium de Monti est le lieu de refondation, du début d'une ère nouvelle. Avec les travaux encouragés par le pape Braschi il s'agissait—symboliquement mais aussi réellement—de faire émerger les terres ensevelies dans les marécages, afin de faire retrouver au Latium l'âge d'or d'un passé perdu depuis si longtemps.

<sup>25</sup> Vincenzo Monti : *Feroniade*, op.cit., Chant I, vers 1–11. La «déesse plus forte qu'elle» est Junon, épouse de Jupiter.

<sup>26</sup> Mario Scalesi : *De Profundis*, op.cit. : 37–43.

## 2.2. Elpénor

Elpénor est l'un des compagnons d'Ulysse dans le voyage de retour vers la patrie, à la fin de la guerre de Troie. Lors d'une escale chez Circé, dans les alentours de l'actuelle Terracina, il est transformé en pourceau par la magicienne qui ensuite lui redonne sa forme humaine. Le matin du départ, alors que les autres rescapés se réunissent pour embarquer, Elpénor dort encore sur la terrasse du palais, après avoir bu beaucoup de vin. On l'appelle, alors qu'il est encore à moitié endormi, il tombe accidentellement de la terrasse et se tue sur le coup. Voici, sous le regard d'Ulysse, la figure d'un héros apparemment insignifiant mais si humain par sa mésaventure personnelle, son désir de piété et de renom :

Le plus jeune de nous, un certain Elpénor, le moins brave au combat, le moins sage au conseil, avait quitté les autres et, pour chercher le frais, alourdi par le vin, il s'en était allé dormir sur la terrasse du temple de Circé. Au lever de mes gens, le tumulte des voix et des pas le réveille : il se dresse d'un bond et perd tout son souvenir ; au lieu d'aller tourner par le grand escalier, il va droit devant lui, tombe du toit, se rompt les vertèbres du col, et son âme descend aux maisons de l'Hadès<sup>27</sup>.

Plus tard Ulysse croise son ombre dans les Enfers : Elpénor lui demande une sépulture car les siens ont été indifférents à sa mort<sup>28</sup>. Il souhaite aussi qu'un tertre soit placé en évidence sur le rivage, de manière à être connu des générations futures. Sa préoccupation est de laisser une marque dans le monde : l'ensevelissement de son corps abandonné ne modifie pas son statut de défunt sauf dans la mesure où les vivants se souviendront de lui<sup>29</sup> : «Une fois arrivé, je te supplie, mon roi, de ne pas m'oublier ! Avant de repartir, ne m'abandonne pas sans pleurs, sans funérailles ; la colère des dieux m'attacherait à toi... Il faudra me brûler avec toutes mes armes et dresser mon tombeau sur la grève écumante, pour dire mon malheur jusque dans l'avenir !... Oh ! Rends-moi ces honneurs et plante sur ma tombe l'aviron dont, vivant, parmi vous, je ramais<sup>30</sup> !»

Le mythe d'Elpénor évoque des situations humaines où le personnage est en état d'inconscience, voire d'hébétude, et souffre d'une perception dé-

<sup>27</sup> Homère : *Odyssée*, Chant X, vers 529–560 (traduction de Victor Bérard, Paris : Gallimard, 1931).

<sup>28</sup> Cfr. *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris : PUF, 1979.

<sup>29</sup> T. Gantz : *Mythes de la Grèce archaïque*, Paris : Belin, 2004 : 223.

<sup>30</sup> *Odyssée*, Chant XI, vers 50–90.

formée de la réalité. Par ailleurs en psychanalyse le *syndrome* d'Elpénor est un «ensemble de troubles mentaux — notamment perte de la mémoire — qui accompagnent parfois un réveil brusque après une intoxication alimentaire ou les excès de boissons alcoolisées<sup>31</sup>». Les personnes souffrant de cette maladie agissent «de manière semi-automatique au moment du réveil alors qu'ils se sont endormis peu de temps précédemment dans un un endroit auquel ils n'ont pas eu le temps de s'accoutumer et après avoir absorbé un excès de boisson alcoolisée ou d'hypnotiques ; cet état de semi-inconscience est susceptible d'entraîner des accidents, une chute dans le vide<sup>32</sup>».

L'expérience de la *chute* est d'ailleurs un thème central dans l'œuvre poétique de Mario Scalesi. A l'âge de cinq ans, le poète se fracture la colonne vertébrale en tombant d'un escalier : c'est alors «l'instant où il a cessé de vivre<sup>33</sup>». L'enfant ne pourra plus grandir normalement, il souffrira d'une douloureuse scoliose et restera nain et bossu, victime des railleries cruelles des autres gosses, qui le hanteront jusqu'à la fin de ses jours, la folie ayant finalement raison de lui<sup>34</sup>.

J'allais là-haut chercher des cartes.  
 Une coutume d'autrefois  
 Voulait qu'on jouât les tartes,  
 Les fèves cuites et les noix.  
 L'escalier était un peu sombre.  
 Heureux, je rapportais le jeu,  
 Lorsque mon pied glissa dans l'ombre  
 Comme je songeais au ciel bleu.  
 On dit que, fuyant le suaire,  
 Parfois, la nuit, un trépassé  
 Hante sa chambre mortuaire  
 Pour y vivre le passé.  
 Et ces macabres escapades,  
 Voyez comme on les nie à tort :  
 Je sens fuir mes pensées malades  
 Vers l'escalier où je suis mort<sup>35</sup>.

<sup>31</sup> Source : *Le Grand Larousse Encyclopédique* en 10 volumes, tome quatrième, Paris : Librairie Larousse, 1961.

<sup>32</sup> Source : [www.vulgaris-medical.com](http://www.vulgaris-medical.com)

<sup>33</sup> Mario Scalesi : *L'accident, op.cit.* : 44.

<sup>34</sup> D'après un rapport de l'hôpital psychiatrique de Palerme, quelques semaines avant sa mort, Scalesi se plaignait de l'hostilité de sa famille et des enfants de la rue. Voir S. Mugno : *Sicilia, Tunisia e la poesia di Mario Scalesi*, Palermo : ISSPE, 1998.

<sup>35</sup> Mario Scalesi : *L'accident, op.cit.* : 44.

### 3. L'exil d'Adrien Salmieri (1929–)

Emigré en France depuis 1964, Adrien Salmieri est l'auteur de nombreux articles sur l'histoire de la colonie italienne de Tunisie ainsi que d'une œuvre romanesque où il s'inspire de son propre vécu pour décrire des événements historiques avec un regard de l'intérieur.

Né en 1929 à Tunis dans une famille de bourgeois italiens, Salmieri vit une enfance et une adolescence heureuses, comme il le raconte lui-même : «M'ont tous aimé [. . .] Quand on a eu l'enfance inconsciente et heureuse [. . .] dans les gâteries et les douceurs [. . .] folles de moi, les tantes, bien sûr m'élevant à leur guise, avec la complicité de ma mère, à l'aveuglette. . . aveugles préparant un aveugle. . . mes anges gardiennes<sup>36</sup>». Dans ce monde presque irréel, l'auteur est «le mâle de la famille, le continuateur, le restaurateur futur de la gloire fort mitée pour le présent<sup>37</sup>». Les souvenirs de son enfance lui offrent la source même pour l'écriture de ses romans : «J'ouvrais en grand les oreilles à ce récit, régulièrement repris vers les cinq heures, je me rapprochais de leur groupe pour en entendre davantage, tout en continuant à jouer, jusqu'au moment où la sorcière Carmena me dénonçait, d'un coup d'œil, à ma tante qui s'arrêtait, la phrase en l'air<sup>38</sup>». D'ailleurs sa tante lui montre le chemin de la mémoire, par sa fonction «de chantre de la légende familiale, qu'elle mettait au point et à jour dans des versions de plus en plus circonstanciées. . . le goût du détail et de l'ensemble en même temps. . . composait un tableau dans le genre des Flamands, avec beaucoup de petits personnages insignifiants à l'arrière-plan. . . un fouillis d'objets. . . des animaux. . . ça mettait en relief le sujet principal<sup>39</sup>».

Après l'école maternelle italienne, il fréquente le lycée royal de Tunis jusqu'à sa fermeture par les autorités du Protectorat en mai 1943 : «en octobre 1936 commença ma vie à proprement parler humaine, puisque, ayant consenti à quitter mon avatar de dieu, j'entrai au Gymnase», quittant ainsi les «bavardages douillets de la cuisine<sup>40</sup>». «Dire la fierté de la tribu au matin du premier départ. . . me voyaient, recteur, ambassadeur à plumet, maréchalissime de plusieurs empires, mon père souriait ému et plein, je suppose, d'un certain respect pour celui qui devait illustrer le nom [. . .] Le chœur psalmodiait mon panégyrique. . . intelligent. . . il réussira partout. . . le premier en

<sup>36</sup> *Chronique, op.cit.* : 119.

<sup>37</sup> *Idem.*

<sup>38</sup> *Ibid.* : 125.

<sup>39</sup> *Ibid.* : 124.

<sup>40</sup> *Ibid.* : 148.

tout... mignon, miel, trésor<sup>41</sup>». A l'école italienne on inculque au *signorino* Salmieri les valeurs de la patrie : l'écrivain privilégiera toujours son identité italienne ultime par rapport aux autres appartenances culturelles auxquelles il est exposé dans la Tunisie coloniale.

L'annonce de la défaite de l'Italie survient au moment où sa sœur aînée Olga est tuée dans la Péninsule par une bombe américaine. La période qui va de 1943 à 1960 correspond à l'«agonie» de la colonie ainsi qu'à la fin d'un monde qui, du jour au lendemain, relégué dans le passé. Cela impose à l'auteur une série de traumatismes : il assiste au dur traitement infligé par les Français infligent aux Italiens en Tunisie, à l'expulsion vers l'Italie de son père qui, professeur d'arabe au lycée royal, lui avait appris le respect et l'admiration pour la culture arabe. Ces événements tragiques provoquent chez Salmieri un repliement sur soi, voire le déni de son italianité ; des sentiments qui sont par ailleurs partagés par de nombreux ressortissants de la colonie. A partir de 1953 il enseigne au Lycée Alaoui de Tunis et, dans ses dernières années tunisoises, il forme aux pédagogies audiovisuelles les enseignants du nouveau ministère tunisien. Il quitte définitivement la Tunisie en 1964.

### 3.1. La fantôme d'Elpénor

L'engagement humain et littéraire d'Adrien Salmieri, et ses efforts consacrés à la recherche historique, ont pour but de donner une réponse aux divagations de la mémoire «agonisante» qui remue encore et fait mal au-dedans<sup>42</sup>. A la fois témoin et acteur d'une *épopée* italienne, l'écrivain privilégie le roman historique, un genre lui permettant de relier la légende à l'histoire. Dans *Chronique des morts* (1974) Salmieri essaie ainsi pour la première fois de reconstruire, avec un certain recul, la psychologie, la culture et le système de valeurs de la colonie dont il est issu et qui constitue la source d'inspiration de toute son œuvre : ce roman a le but de rassembler et donner un sens aux événements dont les siens auront été les protagonistes malgré eux<sup>43</sup>.

Les expériences des Italiens expatriés lui inspirent bien d'autres romans et personnages. *Le Soldat* (1972), le premier en date, met en scène un soldat de l'armée d'invasion italienne en Grèce. Déserteur, et puis résistant, sa vie n'est que déchirements et contradictions. Dans *Elpénor, la nuit* (1973), Salmieri raconte le périple qui mènera les Italiens à la conquête de Fiume et

<sup>41</sup> *Ibid.* : 149.

<sup>42</sup> *Ibid.* : 105.

<sup>43</sup> Le roman a été republié par Guy Dugas : *Tunisie, rêve de partages*, Paris : Omnibus, 2005.

puis à la montée du fascisme. *Notes de Voyages dans l'île* (1978) tout comme *La violence d'un été* (1979) représentent un regard *a posteriori* de l'auteur sur le passé tunisien. Après un très long silence, Salmieri publie en 2004 *Histoire de Van Ian \*\*\* ou Le théâtre du péché*, qui est en quelque sorte le prolongement de *Chronique des morts*. Ce roman raconte l'histoire d'un riche aventurier flamand du XVIII<sup>e</sup> siècle, genre Léon l'Africain, qui relate les pérégrinations tumultueuses d'une vie suspendue entre plusieurs terres d'exil. Ayant perdu dès sa naissance toute sa famille, disparue dans un *déluge*, ce jeune orphelin doit affronter toutes sortes d'adversités à travers une Odyssée qui finit par le condamner à la vision de l'Enfer et à la souffrance, sans même espérer le soulagement de la mort.

Le schéma classique des romans de Salmieri présente un rescapé, généralement le narrateur, poussé par compassion à la réhabilitation des siens qui sont tombés en disgrâce, poursuivis, oubliés et privés d'honneur, donc, métaphoriquement, de *sépulture* après leur mort. Dans *Chronique des morts* (1974) l'auteur déclare consacrer ses efforts d'écrivain à la « sainte mémoire »<sup>44</sup> de la diaspora italienne de Tunisie dont il se veut, par les belles-lettres, le « découvreur à ces pauvres terres vierges<sup>45</sup> » :

surtout, penser aux ombres à poser, aux clairs-obscur à estomper avec la sûreté de main que donne l'âge, juste avant de sucrer les fraises, sans doute ; pas de lumière, pas trop, elle blesse les yeux des vieillards et de ceux qui écrivent l'histoire de leurs morts<sup>46</sup>.

Par le biais de l'écriture l'écrivain donne la parole à une *tribu* déchue, dont il est lui-même issu :

vous ne saurez jamais ce que signifie ne plus crier parce que l'on n'a plus de voix, ne plus pleurer parce que sont tariées les larmes, ne plus rien ressentir parce que le corps fibre à fibre s'est dissous et parce que vous n'êtes qu'un survivant qui attend dans son grenier-laboratoire le jour de l'événement<sup>47</sup>.

Salmieri se considère ainsi « le seul épargné par punition ou pour l'exemple<sup>48</sup> », le seul rescapé, comme Ulysse, d'une *tribu* qui a fait naufrage. Il

<sup>44</sup> *Chronique, op.cit.* : 119.

<sup>45</sup> *Ibid.* : 106.

<sup>46</sup> *Ibid.* : 9.

<sup>47</sup> *Ibid.* : 211.

<sup>48</sup> *Idem*

veut rendre hommage à la mémoire de ses morts «douillets [qui] dorment dans des concessions payées jusqu'au dernier centime<sup>49</sup>», dans leur terre promise. Il dénonce en même temps «cette lente pétrification, cette longue fossilisation qui m'a rendu moi-même momie quoique doué de tous mes sens [...] avec juste la conscience de toute l'iniquité des miens<sup>50</sup>». A travers une écriture qui évoque une «poésie du passé<sup>51</sup>», Salmieri veut aider à comprendre les «pensées secrètes» de ses morts<sup>52</sup>, à manifester la mémoire qui «tourbillonne au-dedans, [...] remue fort<sup>53</sup>». Le but de Salmieri est celui d'apaiser des «souvenirs orphelins» et de «distinguer les sentiments les uns des autres, les démêler à l'intérieur<sup>54</sup>». Aux siens, qui sont devenus des fantômes incompris et, pour ainsi dire, errants dans les pages jamais écrites d'une histoire amnésique, Salmieri veut offrir un monument littéraire qui en réhabilite la mémoire.

Spectateur des péripéties de sa tribu dans une terre qui lui sera arrachée par des événements imprévus — ou mieux : que la tribu n'a pas été capable de prévoir faute de lucidité —, l'écrivain se donne la toute particulière mission de réconcilier les siens avec l'Histoire. Les mots qu'il immortalise par l'écriture sont un antidote contre la mort et l'oubli, et s'inscrivent dans un précis but apotropaïque dont l'auteur ne fait pas mystère : «la seule chose à vouloir était de ne pas mourir, comme eux l'ont fait, mes ancêtres, mes anciens, mes morts irrémédiables<sup>55</sup>».

<sup>49</sup> *Ibid.* : 212.

<sup>50</sup> *Idem.*

<sup>51</sup> *Chronique, op.cit.* : 105.

<sup>52</sup> *Ibid.* : 150.

<sup>53</sup> *Ibid.* : 105.

<sup>54</sup> *Idem.*

<sup>55</sup> *Ibid.* : 10.